

Chapitre 18 : **Là-haut sur la montagne...**

(Grandes Alpes, 2-3 avril)

Rudes montées pour mes vieux os... mais quel panorama !

L'ex-relais hertzien interplanétaire converti en un douillet refuge

Des fourmis qui invitent l'Homme à la modestie

Les bobards de prophète ont la vie dure

L'alpinisme : une discipline qui exige de la discipline

La comète se dévoile enfin

Luc devenu un spécialiste de Machiavel !

Huntington *contra* Fukuyama

Tocqueville, Aron, Cioran... plus perspicaces que Marx, Sartre, Foucault...

Dans ma chambre, entre le coucher et le lever, le thermomètre était descendu de 15 à 10°C ! C'est sans doute à cause de cela que j'avais bien dormi, d'autant que Nivea m'avait préchauffé la couche avec une bouillotte...

Au saut du lit (à 5 heures tapantes donc), je me sentis aussi raide que d'habitude, mais d'humeur joyeuse à l'idée de visiter le nid d'aigle de Luc, où se trouvait la station de radiocommunications interplanétaires qui, pendant de longues années, m'avait relié à la Terre bien-aimée.

On avala tranquillement force tartines (au beurre et au miel locaux¹), puis, avant l'aube, on s'équipa dans le garage avec l'attirail du parfait skieur de haute montagne. Seule l'agitation soutenue de la queue de Yéti annonçait un jour exceptionnel : il avait compris qu'il serait de la partie.

Comme la veille, on chaussa à l'orée de La Sapinède – dans un air glacial mais sans un souffle de vent, tout au moins jusqu'au lever du soleil.

La vallée était, comme prévu, dans la brume, mais nous non, et le panorama immaculé de la haute montagne allait nous accompagner toute la journée.

Après une interminable montée de plus de quatre heures, pour environ mille mètres de dénivelée – fort pénible pour moi car la neige, de plus en plus dure, avait nécessité très vite les "couteaux" –, nous cherchâmes un abri tout à la fois en plein soleil et abrité du vent, lequel avait forci et s'était refroidi avec l'altitude. Je serrai les dents : c'était le moment ou jamais de tester ma volonté... et mon désir de ne pas décevoir les amis.

Luc connaissant l'endroit, nous le trouvâmes facilement. Là, nous nous mîmes à l'aise pour le hors sac, toujours arrosé du thé sorti de la thermos. Portée par l'ami, bien sûr, comme toutes les provisions, à l'exception d'un litre d'eau, de 250 grammes de fruits secs et de quatre demi-baguettes sandwichées, que Nivea et moi avions chacun pour notre propre compte – avec l'équipement d'escalade en plus, évidemment.

Sans doute à cause de la fatigue, je n'eus guère d'appétit et je craignis même de surcharger mon estomac, qui n'avait plus l'efficacité d'autrefois. Je ne mangeai finalement qu'un sandwich et une poignée de dattes.

Vers 11 heures nous repartions avec entrain, pour nous réchauffer, car le soleil n'avait porté la température de l'abri qu'autour de 0°C – foi du thermomètre-altimètre de Luc.

Dès lors (autour des 2500 mètres), à la fatigue normale, s'ajouta, pour moi, l'effet de l'altitude. Ma distance à Luc – qui, comme d'habitude, ouvrait la marche – augmenta donc peu à peu. Et, comme d'habitude, il ralentit la cadence. Nivea, faisait de même, in de respecter scrupuleusement la distance de rigueur. Je finis par être obligé de m'arrêter de temps à autre, pour reprendre mon souffle et mes forces. J'eus donc l'occasion ce jour-là de me féliciter d'avoir randonné un maximum tout l'hiver autour de mon Lyré – à pied, en raquettes ou à ski, suivant l'épaisseur de la neige... Sans

1 Je persiste et signe, vis-à-vis de l'Académie !

cela, pour sûr que je n'aurais pas pu suivre les amis !

Après encore une heure et demie de montée à flanc d'une pente qui, par endroits, devait bien faire les trente degrés – et qui nécessita force conversions épuisantes –, nous atteignîmes une crête, où nous troquâmes skis et bâtons (coincés sur place entre neige et rocher) pour crampons et piolet. Puis nous nous encordâmes, car la crête était encore plus raide que la pente précédente, et hérissée de rochers nus entre lesquels pouvaient se trouver de traitres ponts de neige.

Nous parvînmes ainsi, en fin d'après-midi, à quelques trois mètres sous l'entrée de l'ex-station, située dans un abri creusé par Luc dans un éperon rocheux faisant partie de la ligne de crête – entrée qui, d'en bas, se dérobaît au regard. De là, l'ami, à l'aide d'une corde installée à demeure – mais dissimulée dans une faille du rocher – grimpa le ressaut quasi vertical tel un chat² jusqu'à la vire précédant le portillon d'accès. Il y installa une "moulinette"³ puis redescendit pour nous hisser à notre tour. Y compris Yéti, bien sûr, placé dans un sac à dos. Lequel se laissa faire avec philosophie car il en avait l'habitude.

De là-haut, le panorama s'avéra encore plus vertigineux et magnifique... Mais on ne s'y attarda pas, car on ne pouvait s'y tenir qu'en se "vachant" (à l'aide de la sangle dont chacun était équipé) à la chaînette *ad hoc* fixée dans le rocher au-dessus de la vire.

L'entrée de l'abri comprenait un volet externe et un interne, séparés par un court et étroit tunnel, tout juste suffisant pour passer sur les genoux. Nivea, après avoir casé ses chaussures dans un trou creusé sur le côté du tunnel et dans lequel était stockée une bouteille de butane, m'y précéda et alluma une lampe branchée sur des batteries de voiture, elles-mêmes alimentées par un capteur solaire externe, lequel était invisible autrement que d'un aéronef – comme c'est déjà expliqué dans le *LPC*.

L'abri était thermiquement et radioélectriquement isolé par un sandwich de polyuréthane pris entre deux feuilles d'aluminium. Cependant, le métal, dont on connaît la sensation désagréable, était entièrement recouvert de vieux tapis épais.

Le matériel de la station (hors les batteries et un baromètre-thermomètre électronique donnant les mesures intérieures et extérieures) avait été enlevé, dégageant un volume parallélépipédique d'environ un mètre et demi en largeur et deux en hauteur et profondeur. Au fond, au-dessus de l'excavation logeant les dites batteries, il y avait un petit évier sous lequel pendait un seau. Cet évier était alimenté par un bidon en plastique d'une dizaine de litres arrimé près du plafond – le bidon étant lui-même alimenté par une conduite reliée à un bassin artificiel creusé au-dessus de l'abri, sur la crête de l'éperon.

Côté gauche, un profond placard entaillait la paroi. Sur son étagère en bois se trouvaient, soigneusement rangés : un petit téléviseur, une boîte à outils, une pharmacie de première nécessité, de grossiers vêtements chauds, deux matelas pneumatiques, deux vieux duvets et quelques couvertures usagées. Posés sur l'encadrure, il y avait : un réchaud alimenté par la bouteille extérieure via un tuyau, quelques couverts et autres ustensiles de cuisine, des pots en verre contenant des vivres à longue durée de conservation (pâtes, céréales, confiture, sucre, thé...) – censés être hermétiquement bouchés... chose visiblement contredite par un petit nid de fourmis formé de minuscules débris végétaux et situé tout contre le pot à sucre ! Mais cela ne choqua pas Luc outre mesure :

— C'est pas la première fois ! Commenta-t-il. Mais pas question d'les laisser ici : avec la chaleur elles s'mettraient toutes en branle, et alors bonjour les démangeaisons...

Il passa un couteau de cuisine entre le tapis et le nid, tout en glissant un carton à la suite de la lame ; puis il plaça carton et nid dans un sachet en plastique ouvert, non sans y avoir ajouté quelques pincées de sucre, pour, finalement, le porter à l'extérieur, dans la cavité des chaussures :

— Elles vont revenir ! Supposai-je.

— D'main matin, j'les descendrai dans une anfractuosité aussi éloignée qu'possible...

2 Les lecteurs du *LPC* connaissent ses talents de grimpeur.

3 Corde qui, en haut, coulisse dans un anneau, permettant à une personne du bas de la falaise de hisser son coéquipier.

Revenant dans le refuge, il nous montra le trou de quelque trois millimètres qu'elles avaient foré dans le bouchon de liège du pot à sucre :

— Mais comment est-ce qu'elles ont pu descendre et remonter le long du verre ?

— J'leur fais confiance pour la question... Si j'te dis que j'les ai vues s'bâter un tunnel d'glaise pour franchir un mur quasi vertical d'à peu près d'un mètre de haut. Nivea peut en témoigner !

— Parce que la pierre était trop glissante ?

— Il s'agissait de crépi. À vrai dire nous avons pas compris pourquoi, sinon pour être à l'abri de la pluie ou des prédateurs... À moins qu'il s'agisse d'un simple exploit technique pour épater les Humains, qui s'croient volontiers sortis de la cuisse d'Jupiter ! rit-il.

Il fallut nous déshabiller, car, alors qu'à l'extérieur il gelait dur, à l'intérieur, notre chaleur animale et la préparation du thé avaient suffi à la faire passer de + 5 à +18°C.

— L'isolation de l'abri est très efficace, expliqua Luc. Même en plein hiver, quand la station fonctionnait, j'devais m'mettre en bras d'chemise !

— Et en plein été, alors ?

— Alors j'ouvrais grand les deux portillons, bien sûr ! En plus, y avait un extracteur d'air qui s'mettait en marche automatiquement lorsque la température dépassait les 22 degrés.

Et Luc me montra au plafond, au-dessus du réservoir d'eau, le trou de ventilation, d'une quinzaine de centimètres de diamètre, par où passaient toujours la conduite d'eau et les câbles d'alimentation des batteries, mais plus les câbles hyperfréquence reliés aux antennes, qu'il avait enlevés, tout comme ces dernières :

— Avec les fuites naturelles du sas, ça suffira largement pour pas s'asphyxier ! Commenta-t-il en ôtant le bouchon isolant qui obstruait le dit trou.

On plaça dans le dit sas tout le barda dont on n'avait pas besoin et se concocta un menu avec ce qui se trouvait sur les étagères et les produits frais (viande, fruits, légumes, pain, eau...) que nous avions apportés. La cuisine des montagnards possède une grande vertu qui est celle de la simplicité, chose qui me rappelait la frugalité des Cosmons...

Les pâtes, stockées là-haut depuis des mois, s'imposèrent. Des *farfalle* (papillons) italiennes plus précisément – avec force sauce tomate et viande hachée. Arrosées d'un Merlot trouvé également sur place. De quoi assouvir mon appétit, qui m'était brusquement revenu !

— Il ne gèle jamais ici dedans ? M'enquis-je, tout en liquidant la gamelle.

— En tout cas pas l'vin : faut dire qu'la câblerie et les batteries – alimentées dès qu'les capteurs solaires sont éclairés –, chauffent suffisamment...

— Et ça suffit même lorsque le soleil est masqué par les nuages pendant plusieurs jours de suite ?

— La chose est rare à cette altitude... Faut savoir qu'mon capteur solaire est doté d'un essuie-glace automatique qui balaie la neige éventuelle. Par temps ensoleillé, il fournit environ cent watts d puissance utile, en plus des quelques watts dissipés par la résistance d'chauffage d'eau pluviale externe – résistance qui, en absence de soleil, est alimentée par les batteries...

— Est-ce que vous voulez bien aller me chercher deux ou trois seaux de neige pour la faire fondre, car il n'y a pratiquement plus d'eau dans le réservoir, nous interpella Nivea.

— Ça signifie qu'le filtre d'la cuvette est obstrué, en conclut Luc. Un seau devrait suffire pour la vaisselle d'ce soir, non ?

— À peine. Et pour la toilette de demain matin, et pour le petit déjeuner ?

— Pas vrai Jul, qu'i faut pas s'décaper la peau en montagne ?

— Exact, mais il suffit de ne pas utiliser de détergent !

— D'ailleurs, j'me demande comment font les Cosmons lorsqu'ils voyagent dans l'Cosmos pendant des siècles : i peuvent quand même pas stocker des quantités faramineuses d'eau, pas ?

— Premièrement, tout est recyclé à bord, et en particulier l'eau. Ensuite, les moteurs à hydrogène/oxygène en génèrent. Enfin, ils utilisent de gigantesques filets qui recueillent les molécules et autres ions cosmiques dont O et H... Mais il est vrai qu'il leur arrive – comme c'est le

cas en ce moment – de ne pas en récupérer assez... et c'est alors la disette.

— Et mon eau à moi, c'est pour quand ? S'impacienta Nivea.

— Bon, on t'montera tes deux seaux ce soir, à condition qu'tu trouves suffisamment d'casserolles pour vider le premier seau ! D'ailleurs, tu as droit toi aussi à une sortie extra-véhiculaire, car tu sais qu'y a pas d'WC ici. Et puis la nouvelle comète, ça t'intéresse, non ? Elle s'appelle Ikeya-Zhang et s'trouve en c'moment à environ un degré de la galaxie d'Andromède...

Il s'agit de la "nébuleuse" M31, numéro qu'elle porte dans le catalogue des objets célestes non stellaires, établi par Charles Messier au 18e siècle. Ce n'est qu'au début du 20e qu'on a prouvé qu'il s'agissait d'une galaxie spirale, semblable à notre Voie Lactée. À noter que c'est pratiquement la seule à être visible à l'œil nu depuis la Terre. De conserve avec ses voisines (dont la nôtre), elle se déplace vers un point de l'espace appelé le "grand attracteur", selon la loi de gravitation de Newton ; alors que l'expansion universelle dilate l'espace-temps lui-même selon la loi de Hubble... À croire que le Bon Dieu, outre le lancement de dés, s'adonne également au jeu de billard !

Tout en bavardant, nous nous rhabillâmes en conséquence pour ladite sortie :

— C'est curieux, pas, qu'une comète accompagne régulièrement nos rencontres ! nota Nivea.

— On ne remarque les coïncidences que lorsqu'elles concernent des événements notables bénéfiques ou maléfiques, fis-je remarquer. Le Cosmos est régi par le hasard microcosmique aussi bien que par la nécessité macrocosmique⁴...

— J'éprouve tout d'même quelque difficulté à accepter c'qu'on lit dans les livres, c'est-à-dire qu'il existe une probabilité pour qu'à un instant donné toutes les molécules d'un gaz enfermé dans un bocal occupent la moitié d'ce bocal, alors qu'dans l'autre moitié règne l'vide ! commenta Luc.

— Il ne faut pas oublier qu'un tel événement est infiniment bref, donc pratiquement impossible à détecter... Tu as dû entendre parler des fluctuations de l'énergie du vide, se traduisant par la création puis l'annihilation de particules à un rythme fulgurant ? Hé bien, cette étrange hypothèse permet d'expliquer certains phénomènes macroscopiquement mesurables.

— Oui, j'comprends ça, opina Luc. J'ai lu des bouquins sur la mécanique quantique... On s'demande d'ailleurs c'que vient faire l'mot mécanique là-d'dans, car, si y a un milieu fluide, c'est bien çui qui concerne la physique nucléaire !

— Le terme est hérité de l'expression "mécanique céleste". L'expérience commune fait croire que le mouvement céleste est comparable à celui d'un mécanisme d'horlogerie... Tu sais, les savants sont parfois aussi lexicalement conservateurs que l'Académie ou le vulgaire.

— En somme, c'est comme l'histoire des Indiens d'Amérique.

— Exactement ! La bévue de Christophe Colomb sévit toujours un demi-millénaire plus tard... sans parler des bobards des prophètes, qui battent tous les records de survie !

Luc descendit en premier sur le petit névé, pour, comme d'habitude, nous assurer à la moulinette. Yéti – enfermé dans l'abri –, aussi intelligent et calme qu'il fût, ne cessa de piailler pendant la manœuvre...

Toutes ces opérations, longues et complexes, pour les besoins les plus triviaux me rappelèrent mon séjour chez les Cosmons où le même genre de problèmes pratiques se posent. Mais, à cause de l'âge tout devient plus difficile pour moi et je me pris à désirer un rapide retour au bas-pays, malgré le splendide ciel étoilé qui nous surplombait déjà, alors que le soleil venait à peine de disparaître.

Nous ne réussîmes pas à repérer la comète – il faut dire que la fatigue, le froid (nos doigts gelaient en quelques secondes, même avec les sous gants de soie, les seuls permettant de régler les jumelles) et des besoins physiologiques pressants limitèrent notre patience. Donc, aussitôt nous être soulagés l'un après l'autre derrière les rochers, nous remontâmes, toujours grâce au dévouement de Luc, qui moulina également le seau bourré de neige.

Il était à peine 21 heures lorsque nous nous couchâmes. Cette longue nuit de repos se déroula dans un silence extérieur absolu – hormis le soudain vacarme d'un *jet*, vers minuit : "Quel est désormais

4 Cf. *Le hasard et la nécessité* de Jacques Monod, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

l'endroit de notre planète où l'on est à l'abri de ce genre d'agression sonore ?", pestai-je *in petto* et dans un demi-sommeil.

Comme convenu, la sonnerie du réveil retentit à cinq heures pile. Luc fut le premier à se lever pour nous annoncer que le thermomètre électronique indiquait -15°C à l'extérieur et $+17$ à l'intérieur... Puis, après s'être équipé en conséquence, il sortit avec le seau vide.

Au bout de quelques minutes, on l'entendit crier, depuis le bas :

— Y a un ciel magnifique et j'ai repéré la comète !

Nivea et moi le rejoignîmes donc, de la même façon que la veille et, après avoir satisfait nos besoins naturels, nous contemplâmes à notre tour la belle visiteuse, située juste au-dessus de l'horizon nord-ouest. Grâce aux jumelles de Luc – je n'avais pas pris les miennes, à cause de leur poids –, elle se dévoila dans tous ses détails... Mais pas pour longtemps, le froid intense nous obligeant à remettre les gants polaires.

Moindre mal, car le spectacle à l'œil nu était évidemment d'une grandiose majesté : la demi-Lune, qui venait de culminer sous Véga⁵, éclairait la ronde des pics, sans trop gêner la visibilité de M31 et de la comète, réunies par le hasard de la perspective cosmique.

Cependant, ce froid auquel, à l'air libre, nous n'aurions pas pu résister longtemps, nous fit apprécier d'autant l'abri, et je crois que le claustrophobe le plus profond aurait eu le même sentiment.

— Il faut être un peu maso pour passer la nuit ici, à cette saison, me confia Nivea.

— Un peu seulement ne suffit pas ! répliquai-je avec un sourire qui se transforma en grimace, à cause de mes lèvres gercées par le froid (j'avais oublié de les enduire de crème)...

Nous revînmes au refuge et le thé bouillant termina de nous réchauffer... et les tartines de miel de nous recharger en énergie potentielle.

Cette agréable manducation terminée, je dus ressortir pour un besoin naturel que l'âge rend plus fréquent. Mais comment descendre sur le névé et surtout en remonter – chose dangereuse sinon impossible sans l'aide de Luc ! Lequel me donna sa méthode, régulièrement utilisée quand il montait à la station pour l'opérer et/ou l'entretenir.

Le jour s'était levé et l'aurore aux doigts de rose (merci Homère !) éclairait les pics occidentaux. Éole s'était levé lui aussi, hélas, ce qui nécessita une délicate et vertigineuse manœuvre... car, comment éviter de mouiller le pantalon sans me projeter en avant, face à l'impressionnant vide, retenu à la paroi uniquement par la sangle du baudrier "vachée" à la chaînette du "relais" !

— La journée s'annonce belle, annonçai-je, en retournant dans l'abri douillet.

— Pour moins se g'ler, vaut mieux attendre l'grand soleil pour mettre l'nez dehors, proposa Luc.

— On n'est pas pressés, surenchérit Nivea. On a toute la journée pour atteindre le sommet.

— Alors, pour une fois, on peut p't-êt' écouter les premières informations d'la journée, suggéra-t-il en allumant le minitéléviseur, dont l'écran afficha une volubile speakerine.

Les nouvelles de l'expédition américaine contre les Talibans déclenchèrent la conversation :

— Il faut bien admettre que cette guerre est juste, fit Nivea.

— En considérant cela du point de vue de Sirius, comme dirait Beuve-Méry, la chose est moins évidente, rétorquai-je. Les islamistes d'Al Qaïda sont d'affreux fanatiques, réactionnaires et criminels, c'est entendu. Mais il est non moins vrai que ce sont les États-Unis qui dominent le pays du Prophète depuis des décennies... Disons qu'il est dans l'intérêt de la civilisation de détruire l'islamisme, mais que cela ne résoudra pas le problème de fond qui est le projet américain de mainmise sur les plus importantes ressources énergétiques de la planète.

— Si j'puis m'permettre d'essayer comme toi d'avoir un point d vue d'Sirius, j'dirais qu'il est dans l'intérêt bien compris d'Occident tout entier, d veiller à c'qu'aucune des trois pétro-puissances régionales, c'est-à-dire l'Arabie, l'Iran et l'Irak – par ailleurs toutes trois des dictatures plus ou moins sanglantes –, soit trop affaiblie par rapport aux deux autres, de telle sorte qu'elles aient toujours assez d'r'ssort pour s'faire la guerre, chaude ou froide.

5 Diamètre 2,5 fois celui du Soleil. Distance : 25 années-lumière.

— Vous savez, j'ai surpris récemment Lucien en train de lire Machiavel ! cafta Nivea.

— Pas lire, relire ! J'avais lu *L'Prince* y a belle lurette, figure-toi !

— J'avoue que Luc n'a pas tort, surtout qu'une crise pétrolière sérieuse obligerait l'Occident à investir dans les énergies renouvelables et peut-être aussi changer son mode de vie gaspilleur.

— Moi je crains que cela n'accroisse l'utilisation de l'énergie nucléaire ! objecta Nivea.

— Y a nucléaire et nucléaire, répliqua Luc. La fusion, voilà la solution. C'est bien cette énergie qu'ils utilisent les Cosmons, en dehors de l'antimatière, non ?

— L'antimatière elle-même est fabriquée effectivement grâce à l'énergie de fusion... Pour revenir ici-bas sur cette question, on ne peut pas dire que le programme *Iter*⁶ avance très vite, constatai-je.

— Et les Cosmons refuseraient de nous aider en cas de grave crise énergétique ? questionna Nivea.

— Comme vous savez, ils considèrent avec raison que les Humains, belliqueux et gaspilleurs comme ils sont, doivent d'abord se conformer au proverbe : aide-toi et le Ciel t'aidera.

Ce grand principe nous ramena au problème terre à terre du tuyau bouché :

— La température extérieure monte vite avec l'soleil, constata Luc. J'vais en profiter pour déboucher l'conduit d'eau pluviale.

— Je peux peut-être te donner un coup de main ? proposai-je.

— J crois pas car y a pas d'place pour deux là-haut : c'est très étroit et aérien. Mais tu peux venir voir l'installation – à condition de bien t'assurer, hein !

Nous nous rééquipâmes donc en alpinistes, afin d'accéder à la cuvette recueillant l'eau de pluie ou de neige (fondue par la résistance déjà mentionnée), située au-dessus du refuge.

— Vérifiez que Lucien respecte les normes de sécurité, me demanda Nivea. Car s'il est très à cheval sur la question quand il s'agit des autres, je sais que quand il est tout seul, il prend des libertés avec !

— Seulement si c'est justifié, commenta l'intéressé, qui avait tout entendu.

Cette opération de haute voltige – la conduite en cuivre, d'un diamètre d'une vingtaine de centimètres (mais emmaillottée par plusieurs couches d'isolant jusqu'à un diamètre d'une dizaine de cm), descendait le long de l'étroite crête – demanda à l'ami une bonne demi-heure. Car il dut vidanger le réservoir puis, à l'aide d'un fil de fer crocheté, retirer ce bouchait le premier coude du tuyau et qui s'avéra un cadavre de petit oiseau :

— Et la grille à l'entrée du tuyau ? lui demandai-je, depuis quelques mètres plus bas.

— Elle était entièrement corrodée. C'est normal, ça fait bien une dizaine d'années que j'l'avais pas changée... par négligence, j'l'avoue ! J'monte de moins en moins jusqu'ici.

Je redescendis sur le petit névé situé sous le refuge. Luc me suivit. Le soleil commençait à se faire sentir. Nous y attendîmes patiemment Nivea, qui était en train de s'équiper elle-même en baudrier, crampons, casque, etc. – après avoir terminé la préparation de la collation de la mi-journée.

Elle descendit enfin – toujours à la moulinette – et nous nous encordâmes.

— Je n'ai pas entendu Yéti gémir, fis-je remarquer.

— Il a puis compris qu'nous reviendrons.

— Et il tient la journée sans pisser ?

— Oui, il a fini par s'habituer... Au fait, Nivea, l'as-tu sorti sur la vire tout-à-l'heure ?

— Bien sûr : lui n'oublie pas de faire savoir ce qu'il veut.

— J'aurais jamais cru qu'un chien puisse se décontracter et pisser sur une vire aussi aérienne !

Les amis, déjà mentalement branchés sur la difficulté, sinon les risques du parcours, ne répondirent pas. D'ailleurs, Luc avait déjà attaqué la pente de neige croûtée avec la technique classique...

— Nous en avons pour environ 150 mètres, dont une cinquantaine de névé très pentu, donc à risque... – nous annonça-t-il. Sauf si nous respectons scrupuleusement les règles, ajouta-t-il.

Ce fut donc de l'alpinisme pur et dur ; mais Luc, ayant fait l'ascension maintes fois, été comme hiver, en connaissait tous les dangers – et donc la meilleure façon de les éviter.

La croûte superficielle étant très dure, il fallut que Luc l'attaque en force avec la pointe des

⁶ Ce programme international est chargé de maîtriser l'énergie de fusion, qui est celle des étoiles... et de la bombe H.

crampons plusieurs fois afin d'y creuser des marches. De même fallait-il qu'il appuie suffisamment sur le piolet pour le faire pénétrer de telle sorte qu'il retienne son homme en cas de décrochage.

C'est donc lui qui donnait le rythme – fort lent – de l'escalade. Mais cela me convenait parfaitement : vous pensez bien que je ressentais, douloureusement, les courbatures de la veille... De plus, Nivea et moi n'avions qu'à placer nos pas – et nos piolets – dans les siens !

Pour davantage de sécurité, sur nous trois, un seul progressait d'un pas, pendant que les deux autres, bien calés, l'assuraient au plus près : tout alpiniste sait que plus le mou de la corde est important, plus celui qui "dévisse" prend de la vitesse et donc risque d'entraîner les autres dans sa chute.

Pour ce qui est du risque d'avalanche, Luc pensait que la neige était suffisamment transformée pour faire corps avec le soubassement, constitué d'un chaos de gros blocs immobilisés par leur enrochement et l'amalgame neige-glace qui ne fondait pas avant l'été.

— Si ç'avait été du gispet⁷, ce s'rait suicidaire d's'attaquer à une pente comme ça ! Commenta-t-il.

— Ça me rappelle un peu notre équipée du djebel Haïdzer, osai-je.

— Ah non alors ! Pour moi c'est pas comparable : cette nuit là on a pris des risques qu'je prendrai pas aujourd'hui !

— On était jeunes en ce temps là, et on ne réalisait pas autant le danger.

— Si, si, moi j'l'ai réalisé et j'ai failli chier dans mon froc, ha, ha, ha ! Mais j'avais confiance en toi !

— Merci, merci, rétroactivement.

Au bout de trois quarts d'heure, nous atteignîmes la crête.

Je me sentis tout de même soulagé – les bonnes prises granitiques y abondaient – et j'éprouvai alors une légèreté insoupçonnée, comme celle que je ressentais en atteignant les cimes de Io, la lune galiléenne la plus proche de Jupiter. Car si ce satellite jovien possède une gravité équivalente à celle de notre Lune⁸, j'étais évidemment enfermé dans une combinaison au moins aussi lourde que celle des astronautes américains, car elle avait une autonomie dix fois plus longue que la leur et était équipée d'un système de climatisation supportant des changements de température ambiante allant de -50 à +50°C, ce qui est courant là haut, y compris en plein jour !

Après quelques gorgées de thé, nous repartîmes – restant encordés mais sans plus être tenus de respecter la méthode de marche sécuritaire.

Nous arrivâmes au sommet autour de onze heures.

Là-haut, à l'abri (relatif) de la bise, nous bénéficiâmes d'un franc soleil. L'horizon lointain s'était déjà quelque peu brouillé, mais la dentelle des pics environnants restait encore nette et, après avoir bâfré les sandwiches et étanché notre soif., Luc, sans carte, nous les identifia un à un.

Vers l'est, s'étendait la vallée du Pô, noyée dans la brume. Plein nord, surgissait le majestueux dôme du Mont Blanc (4807 m), resplendissant au-dessus de sa cour des quatre mille. Au sud-est, c'est le Mont Viso (3841 m) qui dominait ses trois mille à lui.

— On a l'impression que le Mont Viso est plus haut que le Mont Blanc, observa Nivea.

— Normal, l'Mont Blanc est deux fois plus éloigné ! se moqua Luc.

— Je le sais, imagine-toi, mais la différence d'altitude entre les deux est importante !

— Je pense que cette apparence tient à la courbure du globe, qui devient vite prépondérante, dis-je.

— Voilà la vérité ! Lucien me ferait volontiers passer pour une idiote, râla-t-elle.

— Mais pas du tout ! rigola-t-il. Pour t'expliquer il m'aurait fallu t'faire un dessin et des calculs trigonométriques, et j'ai ni papier ni calculatrice sous la main.

— Tu trouves toujours d'excellentes excuses... Tu m'aurais dit, comme Julien, que c'est dû à la courbure de la Terre, j'aurais immédiatement compris !

— Ne vous disputez pas en un lieu si grandiose, souris-je... Dites-moi, Nivea, ne soupçonnez-vous pas votre pays natal, au loin, vers l'est-nord-est ?

— Si, si, et bien qu'invisible, je l'imagine encore davantage ! Un pays natal – même à portée de

7 Herbe drue de haute montagne, qui, couchée vers le bas, est très glissante, y compris sans pluie ou neige.

8 Médiatisée par les sauts des astronautes, tout lourdement équipés qu'ils fussent...

main, comme c'est le cas de nos jours où les voyages lointains sont si rapides –, reste comme une plaie mal guérie dans notre for intérieur... Et vous, qui avez passé tant d'années dans un exil sans espoir de retour, vous deviez ressentir ce sentiment d'une façon bien plus intense, pas ?

— Tellement intense que j'ai parfois succombé à la dépression... qui n'était pourtant pas dans ma nature. Et les Cosmons ont si bien compris la chose qu'ils m'ont "fabriqué" Al & Ber pour me tenir compagnie, comme vous savez... À ce propos, je dois dire que, malgré leur habitude des voyages aux longs, très longs cours, les ET connaissent aussi la nostalgie du passé, sentiment qu'ils expriment, tout comme ici-bas, par l'écriture, la peinture, la danse, etc.

Nous arrêtaâmes là ces tristes évocations, pour grignoter encore quelques amandes et avaler une dernière gorgée de thé... Puis, ressentant tous trois le besoin de repos, nous nous étendîmes tant bien que mal, utilisant nos sacs pour combler les trous entre les rocs, et, chacun enveloppé dans couverture de survie, s'assoupit comme un bienheureux.

Un cri perçant de rapace nous secoua. Il était 13 heures passées.

— Il est temps de redescendre, pas ? suggéra Nivea, obéissant au réflexe montagnard qui est de quitter les cimes dès que le soleil commence à décliner.

— Bah, la pression est toujours aussi haute et l' refuge est tout près, répliqua Luc. Autant en profiter : c'est pas tous les jours qu'on voit l'monde du haut d'un plus d'trois mille !

— C'est quand même ridicule par rapport à la distance dont a bénéficié Julien ! Constata-t-elle.

— Tout comme ma position relativement à notre planète était négligeable par rapport à celle que Beuve-Méry s'octroyait sur Sirius, plaisantai-je.

— Bien que les deux choses puissent s'épauler l'une l'autre, il ne faut pas confondre distance physique et distanciation mentale, rétorqua-t-elle. Le fondateur du *Monde* vivait en plein microcosme politique et pouvait difficilement soupçonner les tendances profondes de l'Humanité : celles qui échappent aux mal-voyants que nous sommes tous sur Terre.

— Vous me flattez... J'ai, comme vous le savez, suivi les évènements d'ici-bas avec la plus grande attention, d'autant qu'il me fallait répondre en temps réel aux questions des Cosmons sur les dits évènements. J'avoue avoir été souvent dans l'embarras pour leur donner un avis outre qu'épidermique... Sur la guerre froide, par exemple, qui étonnait beaucoup les ET, en particulier les dépenses gigantesques en armements, alors que la misère, persistait en Occident même, et encore davantage en URSS... Cet irrationnalité les a beaucoup choqués, et, lorsque je leur ai exposé les croyances religieuses et autres idéologies terriennes – dont le communisme marxiste –, ils en conclurent que rien de sérieux ne pouvait être bâti avec des êtres aussi schizoïdes que les Humains !
« Vous connaissez mes efforts, poursuivis-je, pour leur faire comprendre que l'Humanité – contrairement à la Cosmonité – est extrêmement diverse. Qu'elle inclut des tribus encore à l'âge de pierre, aussi bien que de grands États capables de lancer des sondes interplanétaires ; chose qui les oblige, eux les Cosmons, à quitter la Lune, puis Mars, et à dissimuler leurs bases joviennes... Qu'ici-bas coexistent, plutôt mal d'ailleurs, des centaines de millions de fidèles à des mythes millénaristes sans fondements rationnels, avec une infime minorité de sceptiques sans Dieu ni Maître – à laquelle je suis fier d'appartenir...

« Quand j'appris aux Cosmons que des millions de musulmans préférèrent mourir de faim plutôt qu'avalier du porc (bien cuit, évidemment, pour tuer les éventuels germes pathogènes), ils hoquetèrent⁹ jusqu'aux larmes... Et quand je leur assurai que les Anglais, eux, préférèrent jeûner plutôt que manger des escargots – fort bien préparés et appréciés par les Français¹⁰ –, ils en conclurent que même les Terriens les plus évolués leur sont incompréhensibles, et, peu après, décrétèrent notre planète *No Cosmons' land* !

Les Advus, qui avaient souri à l'évocation des islamistes, rirent carrément des Angliches, puis m'encouragèrent d'un geste à poursuivre :

9 Les Advus savent que c'est ainsi que les Cosmons rient.

10 Je leur avais préparé ainsi leurs mollusques – les seuls animaux qu'ils élèvent pour la consommation.

— Ceci se passait au milieu des années 60... C'est donc pendant une trentaine d'années que je dus jouer à l'avocat du diable pour leur faire accepter le principe de la mission CHC. J'utilisai évidemment toutes les ficelles possibles et imaginables – qui ne les prissent pas pour des béotiens, naturellement. Surtout qu'un certain nombre d'entre eux maîtrisèrent très vite notre langue écrite, puis l'anglais, l'espagnol et ainsi de suite. Ils se dotèrent dans la foulée de prothèses auditives et apprirent donc les grandes langues parlées ici-bas, avec d'autant plus de facilité qu'à partir du début des années 70 ils captèrent nombre de chaînes télévisuelles et radiophoniques terriennes par l'intermédiaire de leurs satellites espions – comme vous le savez depuis longtemps...

« Ce que je ne vous ai peut-être pas encore révélé, c'est que désormais, les spécialistes qui enregistrent les émissions de quelque intérêt pour eux portent un casque spécial qui reçoit le signal hyperfréquence terrien, le démodule, le décode et le convertit en signaux électriques basse tension appliqués directement sur leur crâne, ce qui leur permet de "voir" et d'"entendre", entre guillemets, les émissions vidéo d'ici-bas... Bon, tout comme nous, ils ont des difficultés avec ceux qui parlent trop vite ou prononcent mal ! À ce sujet, laissez-moi vous conter une vieille anecdote : ils n'arrivaient pas à saisir complètement le célèbre dialogue entre Sartre et le Castor, enregistré et radiotélévisé dans les années 70 – même en tripataillant électroniquement le son. et finirent par m'avouer leurs doutes : moi et le "couple sacré"¹¹, parlions-nous la même langue ? Je dus convenir avec eux que – tout problème d'intonation et de rythme vocal mis à part –, un bon connaisseur de la rhétorique sartrienne était indispensable pour mettre ladite conversation à la portée d'un Français moyen, eût-il usé ses culottes jusque sur les bancs de la terminale !

« J'ai eu, bien sûr, des problèmes moins drôles à traiter avec eux... Je vous ai déjà informés il y a longtemps que ce qui les chagrine beaucoup, c'est la disparition de nombre d'espèces animales, causée, directement ou indirectement, par l'Homme – ainsi que l'abattage des dits animaux d'une façon souvent cruelle... Je les rassurai de mon mieux en leur parlant d'un mouvement qui s'interdit la consommation de viande – très ancien d'ailleurs, puisque déjà prêché par le Bouddha il y a quelque 25 siècles... Je leur tins également le raisonnement suivant : De même que l'anthropophagie a disparu au fur et à mesure du succès de l'agriculture et de l'élevage, on peut penser que chasse, pêche et, d'une façon générale, tout abattage animal finirait par être interdit dans la mesure où les techniques modernes permettraient de produire suffisamment de protéines nécessaires à l'Humanité – atteindrait-elle les 10 milliards de péquins... Ils doutèrent avec quelque raison de cet optimisme, me faisant remarquer qu'il y aurait probablement toujours ici-bas des *viandards*, qui – tels notre président à particule de l'époque – seraient prêts à s'allier avec le diable pour chasser¹².

« Cependant, je dois avouer qu'au fur et à mesure de l'avancement des études de l'IET, mon optimisme devint intenable et je dus admettre que non seulement l'Humanité, dans son ensemble, ne progressait plus guère, mais que des germes de stagnation (tels que le fondamentalisme chrétien et l'hédonisme consumériste) sinon de régression (tels que le fondamentalisme islamique et le revanchisme tiers-mondial) se renforçaient... et continuent de se renforcer.

— Bon, même s'il en est ainsi, le fait que nous soyons ici, en train de deviser tranquillement de l'avenir de l'Humanité, libres comme jamais de critiquer et le pape et le roi, est en lui-même un critère d'espoir... Philosopha Nivea.

— Mé pa l'proufèt', sinoù tou risk' di ti fèr' égourgé ou couèn di la rou ! s'écria Djéha.

— Pas encore tout à fait, Djéha, mais ça peut arriver¹³...

— En fait, vous paraissez plus pessimiste que Huntigton, me fit remarquer Nivea, ignorant la répartition de Djéha.

— Peut-être... Pour commencer, la géographie civilisationnelle de l'Américain ne tient pas debout devant la mondialisation au profit de la seule civilisation occidentale – laquelle a pris son envol à la Renaissance... Cependant, notre homme a le mérite d'avoir cloué le bec à Fukuyama, au sujet de la

11 Notre génie national n'était-il pas considéré comme un "monstre sacré" par Raymond Aron lui-même ?

12 En l'occurrence le diable était l'empereur Bokassa, grand boucher de son état.

13 Cela arriva quelque temps plus tard en Hollande.

prétendue fin de l'Histoire. Et puis ses analyses sont relativement honnêtes : l'Occident en général et les Etats-Unis en particulier, sont présentés sous leur vrai jour : ô combien impérialistes naguère et dominateurs aujourd'hui – mais aussi magnanimes et généreux, face à un miséreux Tiers-Monde, victime, principalement par sa faute, de toutes les plaies d'Égypte... Fautes occultées par la *doxa* politiquement correcte et le lobby du *charity busyness*, qui tient, de fait, plus du *business* que de la charité.

— Même sa théorie de la résurgence des civilisations traditionnelles ne serait pas fondée ?

— Le phénomène existe, mais reste velléitaire et marginal. On se rappelle l'échec de Gandhi à ramener son pays à l'âge du rouet – symbole des valeurs immémoriales de l'Inde. Quand à l'échec de Mao, il est encore plus patent, car c'est maintenant la ville qui domine la campagne et la grande industrie qui remplace les velléités d'autarcie des communes populaires. Grande industrie dont les méthodes n'ont rien à envier à notre capitalisme pur et dur du 19^e siècle ! La réalité est que la grande majorité sinon la totalité des pays de la planète sont désormais intégrés au marché mondial. La chose tue irrémédiablement toute culture traditionnelle, qui déchoit en folklore. On va donc visiter aujourd'hui les pays de vieille culture un peu comme on va au zoo ! Par ailleurs, et en contradiction avec Huntington, il n'est nul besoin de recourir à un découpage civilisationnel tiré par les cheveux, pour expliquer les conflits armés, car les guerres entre nations d'une même civilisation et d'une même culture – sans parler des guerres civiles –, n'ont pas manqué au cours de l'Histoire ; et il en est de même des alliances contre-nature au dépens d'un ennemi commun.

— En somme la guerre serait un fait inhérent à l'Humanité ?

— C'est la première conclusion que les Cosmons ont tirée de leurs analyses !

— Cela signifie-t-il que toute militance pour une Humanité pacifique est vouée à l'échec ?

— Je ne dirai pas ça, car je ne suis pas fataliste. Mais on ne voit guère poindre la moindre lueur dans cette direction, au contraire... Et les prospectives de l'IET sont basées sur des fondements tout ce qu'il y a de plus sérieux, je puis en témoigner ! Mais il est vrai – je le répète une fois de plus, quitte à passer pour un radoteur – que l'Histoire a plus d'un tour dans son sac, qui est susceptible de démentir les prédictions les plus fondées... Pour ne prendre qu'un exemple : qui aurait soupçonné, il y a seulement vingt cinq ans seulement, qu'une secte islamique – et non l'URSS – serait capable de frapper les États-Unis en plein cœur ? Et, comble d'ironie, il se trouva même un de nos grands intellectuels progressistes, le déjà nommé Michel Foucault, pour saluer la restauration théocratique iranienne !

— Il est curieux de constater que des esprits jugés conservateurs portent souvent un regard plus profond et plus pertinent sur leur temps que les prophètes de la révolution, commenta Nivea.

— Pour ce qui est des deux derniers siècles, sans aucun doute : les Tocqueville, Aron et Cioran, apparaissent, à l'épreuve du temps, plus perspicaces que les Marx, Sartre et autres Foucault, justement...

— ... Mais les penseurs froids et réalistes ne soulèvent pas les montagnes ! ajouta-t-elle.

— Vaut-il la peine de soulever des montagnes qui s'écroulent ensuite en faisant plus de mal que si on s'était borné à simplement aider le lent cheminement de l'évolution ? Le communisme et le nazisme sont paradigmatiques de ce genre de montagnes dont on se serait volontiers passé !

— Et c'est pareil sinon pire pour l'islamisme ! compléta Luc.

— Ah non ! rouspéta Nivea. Il faut rester honnête : les monstruosité nazies sont indépassables !

— Sans doute pas qu'les islamistes n'ont encore aucun moyen de destruction massive en leur possession, supputa Luc. En tout cas, leur bestialité présente est patente, non ?